LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII·

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIÈRE ANNEE. — N° 28 | DIX CENTIMES | JEUDI 19 OCTOBRE 1905

— LA —

Coéducation

Dans une plaquette, *Transatlantiques*, destinée à ridiculiser amicalement les grands manieurs d'or américains, Abel Hermant, « assomme » en riant l'idée de coéducation : le système du docteur Pullet. Pour ce faire il n'a qu'a ressasser de façon amusante l'argument de brave gens timorés auxquels la coéducation semble le prétexte d'outrages aux bonnes mœurs. A chaque instant, dans *Transatlantiques*, Mˡˡᵉ Biddy raccroche des garçonnets pour « descendre au jardin » au cri de ralliement de l'école des deux sexes (système Pullet) et philosophiquement son frère Bertie constate : «Finalement on descend toujours au jardin avec Biddy.»

En réalité, c'est là le seul argument qui puisse sembler avoir quelque consistance. Ce sera là, il n'y a pas à se leurrer, le point de départ d'une résistance indignée de la part de nombre de parents dont la pudibonderie s'effare à l'idée d'une promiscuité entre leurs fillettes et les garçons. Combien de fois ai-je entendu des gamines disant entre elles ou venant me dire : « Oh ! une telle a joué avec les garçons. C'est vilain, n'est-ce pas, Mademoiselle ? » Je leur montrais combien cela était tout simple ; mais leurs yeux disaient « Non, non » obstinément. C'était mal. On le leur avait dit. Leur cerveau enfantin se torturait déjà à chercher le pourquoi.

C'est un système déplorable que celui de se borner à interdire une chose comme abominable, sans vouloir ou pouvoir en donner la raison. L'enfant s'égare dans des recherches qui l'amènent aux suppositions les plus saugrenues et qui, l'excitant inutilement, provoquent en lui le désir de savoir ce qui est « si mal ». Bonnes gens, soyez bien sûrs que votre fille « saura » et qui plus est aura des idées étranges et malsaines sur ce que vous lui avez caché de si ostensible façon.

Si, au contraire, vous mélangez filles et garçons, si vous ne venez pas vous interposer avec des mines inquiètes et effarées, les enfants ne songeront guère à se torturer l'esprit pour « savoir ». Ils s'amuseront, ils étudieront ensemble, ils ne seront pas les uns pour les autres des étrangers, déjà presque des ennemis, mais de bons camarades.

Etablir une bonne camaraderie entre tous les enfants, sans se préoccuper des sexes, n'est-ce pas déjà travailler pour l'avenir ? La vie réelle, la bonne vie n'est point ainsi comprise que les femmes restent séparées des hommes. Ils se complètent l'un par l'autre. A un certain âge, on jette dans les bras du jeune homme une jeune fille avec qui il n'a rien de commun. Tout les sépare : leur intellectualité, leur éducation différente et, le plus souvent, leurs idées en désaccord absolu. Ah ! les lamentables unions disparates, la vie à hue et à dia causée par l'ignorance réciproque et l'inégalité fatale. Ces victimes auront des enfants et afficheront la même vertu farouche, le même désir de parquer séparément les petits mâles et les petites femelles nés de leur union. Le désir de la bonne morale les aveuglera à leur tour, au point qu'ils ne s'apercevront pas qu'ils sont les fauteurs des mauvaises mœurs, ce cauchemar des gens honnêtes.

Il n'y a pas à se leurrer. De toute évidence, la femme est inférieure à l'homme, sa tête plus petite le montre fort bien. Les causes de cette infériorité sont nombreuses et profondes. Elles sont la résultante de l'hérédité et de l'éducation. La femme n'a pas été en vain, pendant des siècles, l'esclave, la bête de somme ou la poupée. Est-il besoin de cervelle pour travailler dur, faire des enfants ou charmer le regard par une taille élégante, un teint de lys. La femme est un être inférieur, un démon, l'impure, celle qu'on méprise, dont on se sert pour le devoir ou pour le plaisir, mais qu'on n'instruit pas. La poupée se venge de sa bêtise en abêtissant ce qui l'approche.

Les siècles ont passé, transformant les mœurs, variant les idées. Ils n'ont pu détruire l'idée que la femme est faite pour être la chose de l'homme. Elle esi encore l'esclave et, puérile, se réjouit presque toujours de l'être. Elle en a le cerveau, tous les défauts, toutes les roueries. C'est là ce qui crée l'antagonisme : de supérieur à inférieur les relations ne peuvent être amicales. Pour les anarchistes surtout, cette situation se dessine dans toute sa laideur. Les jeunes hommes nous disent, presque avec découragement : « Où voulez-vous que nous trouvions des compagnes ? Nous aurons des femmes, des femelles tant que nous voudrons, mais elles ne nous comprendront pas, elles ne seront jamais pour nous des camarades. »

La coéducation est le seul remède à apporter à ce malentendu douloureux. Ne séparons pas les enfants sous le faux et vague prétexte de moralité. C'est de gaîté de cœur continuer la tradition mauvaise, la lutte effarante des sexes où presque toujours l'inférieure amène à son niveau le plus fort ; où l'imbécillité, la routine étouffent la semence de bon sens et de force.

Je pourrais montrer les avantages au point de vue pédagogique, la tâche facilitée pour l'instituteur, surtout dans les campagnes où chaque classe compte des élèves à des degrés d'instruction bien différents ; l'émulation heureuse entre garçonnets et fillettes. Les filles s'essaieraient à comprendre, aussi bien que les garçons, les sciences exactes auxquelles l'atavisme les rend moins aptes ; les garçons perdraient un peu de leur brutalité. Dès l'école se ferait l'apprentissage d'une vie de franche camaraderie entre l'homme et la femme.

La coéducation aura aussi, je l'espère, le mérite de détruire ces idées étranges de féminisme à outrance nées de la révolte sincère de quelques femmes et devant lesquelles se dresse un mouvement d'« hominisme » encore plus ridicule.

La coéducation fera surgir des individus, hommes et femmes qui, ne s'attardant plus à résoudre de vains problèmes de morale, ou à trancher de vaines querelles de sexes, mettront toutes leurs forces, tout leur esprit à résoudre le problème du bonheur.

Anna MAHÉ.

Chiquenaudes
ET
Croquignoles

Absinthe-toi ou abstiens-toi.

La Petite République *rend compte de la nouvelle campagne faite contre l'alcool en général et l'absinthe en particulier. Elle parle du projet de loi fait pour l'interdiction totale de l'absinthe.*

Le valet de plume s'arrange pour que cette lutte soit considérée comme ridicule. Les Pernod et les Cusenier ont de la galette en poche. L'article est terminé par cette boutade : « Dans le doute, absinthe-toi. *»*

On sait, dans cette boîte, que les ivrognes forment un appoint électoral à flatter. Mais, au moment voulu, nous saurons faire revivre mieux le proverbe et nous dirons : « Dans la certitude, abstiens-toi ! *»*

Quelle certitude ?

Celle que tous les candidats sont des fumistes, des idiots ou des crapules !

—o—

On travaille dans la Tuberculose.

Ces messieurs, à la section de l'hygiène sociale, ont adopté un premier vœu dont l'utilité platonique n'échappera pas : « Autant que possible, les cours doivent être ouvertes sur les voies publiques *pour permettre la circulation et le renouvellement de l'air. »*

Ouvertes ! Par en haut, par en bas, ou par les flancs ? Vous m'en demandez trop.

CANDIDE.

CHEZ LES CHATS-FOURRÉS

Selon le bon plaisir !

A la suite d'un manifeste de l'A.I.A.T. — manifeste ni plus ni moins redoutable que ceux parus pour les mêmes occasions aux années précédentes — une instruction est ouverte par toute la France.

Signataires, colleurs ou distributeurs du manifeste sont l'objet de poursuites. Mais, contre aucun on n'a trouvé bon d'employer la forme préhistorique du régime préventif. Gohier, Yvetot, Hervé, Mouton ou Almereyda, répondent à l'instruction en toute liberté. Cela leur permet d'assurer leur défense, de voir leur avocat, de réunir des documents, d'écrire dans des publications pour s'expliquer, de recevoir des correspondances. Rien de plus « juste ». La « Législation » en décide ainsi.

Mais cette législation est-elle spéciale à Paris ? Régit-elle toute la France ? ou bien va-t-on nous la faire encore à « l'intellectuel » ?

A Amiens, notre camarade Jules Lemaire, cordonnier, est englobé dans la même instruction contre les menées antimilitaristes, en tant que gérant de *Germinal*. On lui reproche la parution de trois articles antimilitaristes. Jusque là rien de bien étonnant, vu la mentalité actuelle des jugeurs et des jugés. Mais ce que nous signalerons, c'est ceci : alors que Flory appliquant les circulaires différentes des procureurs généraux et les coutumes faisant « loi » en cette matière, laisse libre les prévenus, le Tapinophage d'Amiens a fait arrêter depuis lundi 9, notre camarade Lemaire, entrave sa défense, profite de ce que son avocat fait ses vingt-huit jours, arrête, décachète sa correspondance, ne lui communiquant que selon son bon plaisir, perquisitionne, pille et vole, ajoutant et retranchant à son gré.

Il sauvera l'armée et la patrie sur le dos du camarade Lemaire. Il taillera une bonne affaire. Il truquera le dossier. Il annihilera la défense... si on le laisse faire.

Poursuivi pour une affaire parallèle, dans une même instruction, Jules Lemaire, cordonnier à Amiens, doit profiter des mêmes avantages que Urbain Gohier, homme de lettres, à Paris.

Nous sommes sûrs que tous les signataires du manifeste de l'A. I. A. T. vont agir rapidement afin de ne laisser étouffer l'affaire nulle part. Ils tiendront à réclamer le même traitement que le moins favorisé des camarades où, ce qui sera mieux, ils obtiendront que tous profitent du même traitement que le plus favorisé d'entre eux.

Serons-nous longtemps sous le régime du bon plaisir... ?

QUI CÉ.

VAGABONDAGE

J'ai faim. J'ai faim.

Mon estomac se contracte douloureusement. J'y sens comme une méchante bête, qui, s'agrippant à ses parois, me torture.

Les poulets joliment dorés qui sont à l'étal du rôtisseur, prennent à mes yeux l'apparence de merveilles intangibles. Ma vue qui se trouble en quadruple le nombre. Il me semble maintenant que leurs corps décapités grimacent et narguent ma détresse.

Les poulets joliment dorés qui sont à l'étal du rôtisseur me font des misères.

La foule des gens qui vont dîner, allègrement, se meut autour de moi : c'est la marche à la table. O les tables dressées en la tiédeur des chambres closes, que l'ingéniosité des compagnes décore de hors-d'œuvres apéritifs, de mets substantiels !

Cette évocation fait ouvrir et se fermer ma machoire avec un bruit sec de castagnettes. Ah manger ! manger jusqu'à plus faim, avoir une panse bien ronde, sépulcre de bonnes choses....., ...un rêve !

On m'a dit que l'on pouvait mourir d'indigestion..., cela me donne des idées de suicide.

Parmi ceux qui, hâtivement, regagnent leurs Chez eux, des ombres mélancoliques font tache, semblant s'absorber dans la contemplation de la joie des autres. Je pressens des frères en famine. — Frères ! si nous marchions en rangs serrés à la conquête du pain. Sans doute pourrions-nous calmer nos turbulentes incisives.

Lentement, la nuit descend sur la ville, mettant un peu de mystère sur les façades des maisons dont les fenêtres s'éclairent de la clarté calme des lampes familiales. C'est l'heure douce, où les amants séparés par le labeur du jour, se retrouvent et s'abandonnent au charme des rêveries, où les parents heureux s'émerveillent de la joliesse des tout petits, où les vieillards causent à voix basse de leur jeunesse regrettée.

Ma jeunesse à moi fut terne. J'eus faim à l'état embryonnaire ; ma mère anémiée par les privations me versa un lait dépourvu de sucs nourrissants, et mon père, abruti par la besogne journalière, me donna des coups pour sécher mes larmes de gosse famélique.

L'excès de misère a tué mes paternels ; je reste seul avec ma faim.

L'obscurité compacte, à présent, se fait complice des amoureux. Ils passent, insouciants, les lèvres jointes, heurtant d'autres couples indifférents et des solitaires qui grognent.

Un murmure très doux s'élève dans le silence des petites rues faubouriennes où, sans orgueil, je balade mon individu ; une musique où les baisers placent des points d'orgue, monte, légère. C'est la jolie chanson du printemps de la vie qui fait éclore des fleurs d'amour.

Las ! mon architecture angulaire et mes nippes malodorantes m'ont privé du bonheur d'être aimé...

Et puis, l'amour, je m'en fous..., j'ai faim.

J'ai faim ! J'ai faim !

Eugène PÉRONNET.

Demandez partout
L'ANARCHIE

LES CLASSES PAUVRES

Voici un document. Je ne le donne pas comme une révélation. Il n'en était pas une pour la Société d'anthropologie de Paris, qui décerna à M. Niceforo le Prix international Godard, en récompense des recherches anthropométriques faites par lui sur 3,147 enfants des écoles de Lausanne.

Si l'on ne parvient pas à l'extinction du paupérisme, ce n'est pas faute d'observations et d'avertissements. Pour les prodiguer, aux économistes, aux hygiénistes et aux statisticiens, la palme ! Ils n'indiquent pas souvent de remèdes, mais ils décrivent le mal, ses causes, ses effets, avec un soin incomparable.

Depuis que la misère sociale est devenue une science, les professeurs pullulent. C'est leur pain, comme l'antiquité, disaient les Goncourt, était le pain des professeurs d'autrefois. Si bien que la misère, mortelle aux malades, offre tout au moins ceci de consolant qu'elle fait vivre le médecin, digne homme aux yeux de qui les phénomènes sociaux se traduisent en chiffres. Une ordonnance vaudrait sans doute mieux, mais le meilleur statisticien du monde ne peut donner que ce qu'il a.

Je ne dis pas cela pour diminuer la valeur des travaux de M. Niceforo. Il s'est avisé de faire l'anthropologie des classes sociales, comme on fait celle d'une tribu, d'un peuple ou d'une race. Il a comparé les caractères physiques d'enfants appartenant à des conditions sociales différentes ; il a composé des groupes de pauvres et de riches, du même pays, du même âge et du même sexe, et c'est le résultat de ses investigations qu'il propose à nos méditations.

Si la matière est abondante, la classification est aride. Je dois reconnaître que M. Niceforo est arrivé à la rendre claire, en dépit des tableaux qui se succèdent, hérissés de chiffres et de références au bas des pages. Car sur bien des points, sinon sur tous, la voie lui a été ouverte par des études signées de noms célèbres et que nous connaissions déjà.

L'originalité de M. Niceforo est d'avoir opéré à Lausanne, sur les fils d'ouvriers et de parents aisés qu'il lui a été permis d'examiner, au nombre de 3,147. Je ne sais pas s'il aurait trouvé les mêmes facilités chez nous.

Dans la catégorie des pauvres, l'auteur range les fils ou filles de maçons, de journaliers, de cantonniers, d'ouvriers des industries, des transports et autres petits métiers manuels.

Les professions libérales, les commerçants et les employés fournissent leur contribution d'enfants aisés.

Les recherches de M. Niceforo ont porté sur la taille, le poids absolu ou relatif du corps, la mensuration du thorax, sa force de dilatation, la circonférence de la tête, la hauteur du front, la capacité cranienne, le poids de l'encéphale, la résistance à la fatigue, enfin.

De ces recherches anthropométriques, il appert irréfutablement que les sujets pauvres se trouvent, par rapport aux sujets aisés du même pays, du même âge et du même sexe, dans une condition manifeste d'infériorité physique.

Nous nous en doutions un peu, ce qui n'est pas une raison pour reprocher à M. Niceforo d'avoir changé cette présomption en une quasi certitude.

Nous écoutons moins complaisamment aujourd'hui, en effet, les doléances de parents riches ou aisés sur la délicatesse, la santé précaire de leurs enfants, et quand ils envient au pauvre un fils robuste, une fille fraîche, par hasard ou bien quand ils s'émerveillent devant un enfant plus rose et plus joufflu sous sa crasse et ses guenilles, que le leur chaudement vêtu et dorloté, nous disons qu'il ne faut pas se fier aux apparences, et nous avons raison.

Toutes les mensurations de M. Niceforo confirment les remarques de ses prédécesseurs et démontrent que les différents degrés de développement physique correspondent aux différents degrés de condition sociale. Les enfants aisés ont le dessus, les pauvres le dessous, et les fils de petits employés ou de petits commerçants tiennent le milieu de l'échelle. C'est indubitable.

Si, d'ailleurs, les chiffres ne prouvaient rien, on pourrait, à la rigueur, s'en rapporter, sans être docteur ès n'importe quoi, à un examen superficiel.

Les individus qui partagent le même état de misère économique et physiologique ont un type de physionomie spécial, susceptible d'édifier l'observateur. Certaines professions exercent une influence sur le physique et impriment à la physionomie des traits caractéristiques.

Les anomalies frappantes, comme l'asymétrie de la face, le décollement des oreilles, le front fuyant, les pommettes saillantes, le prognathisme, sont également beaucoup plus fréquentes chez les pauvres que chez les riches.

Tandis qu'il découvrait, chez 70 pauvres, 135 anomalies, M. Niceforo n'en trouvait que 94 chez 70 riches ; ce qui l'autorise à dire que les premiers, enfants ou adultes, ont une physionomie commune, un air de famille, un *type de classe*, imputable à la même pauvreté et à la même dégénérescence physique.

C'est encore à cette constatation que l'on aboutit en étudiant les rapports directs qui existent entre la misère physiologique de l'organisme et la coloration claire des cheveux et des yeux.

Tenir compte de l'influence des milieux, quartiers, zones géographiques, montagnes et plaines ne conduit pas à envisager la question sous un autre aspect, au contraire.

Qu'il s'agisse de Paris, de Berlin, de Madrid, de Londres, les mêmes causes produisent les mêmes effets : la taille moyenne est plus petite dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches. La misère abaisse la stature dans les Landes et la richesse l'élève dans le Bordelais. Si les hommes qui habitent la montagne sont, en général, plus petits que ceux qui habitent la plaine, c'est que la misère sévit dans la montagne plus que dans la plaine.

A l'augmentation de bien-être correspond presque toujours et presque partout l'élévation de la taille. C'est une remarque de Broca. On en a vérifié la justesse en constatant que la taille s'était relevée dans certaines parties de la Bretagne que traverse maintenant la voie ferrée.

Quant à la mortalité, c'est, chez les pauvres, un caractère d'infériorité physique sur lequel il serait superflu d'insister, après les travaux publiés à ce sujet, notamment par Caster, de Berlin ; Clay, en Angleterre ; J. Bertillon, Villermé, Manouvrier et Benoiston de Chateauneuf, en France.

Avec eux, un démographe allemand dont le nom m'échappe, ayant comparé la vie moyenne des enfants et des adultes, chez les sujets jouissant d'une aisance moyenne, les ouvriers et les paysans, a établi que l'échelle de la mortalité correspond exactement à l'échelle de la richesse.

C'est également l'opinion de M. Bertillon, qui, on le sait, a classé, selon leur degré d'aisance, les arrondissements des villes de Paris, de Berlin et de Vienne. Pour lui aussi l'intensité de la maladie et de la mortalité dans ces différents arrondissements, suit rigoureusement chaque degré du bien-être économique.

Et comment en serait-il autrement ? N'avons-nous pas vu par les dernières recherches de M. Niceforo, limitées au territoire de Lausanne, mais non moins probantes pour cela, que l'infériorité physique de l'enfant pauvre affaiblissait ses moyens de défense contre la maladie ? Et l'infortuné n'en est encore qu'à l'école ! La sollicitude de ses parents, du moins, je l'espère, lui a épargné les plus dures privations. Il joue encore, il prend l'air, il n'est pas le plus mal nourri de la maison...

Mais plus tard, mais bientôt ?

Déshérité, au point de vue physiologique, dès l'enfance, quelle résistance va-t-il offrir aux dures fatigues de l'apprentissage, de la vie à l'atelier, à la fabrique, à l'usine ?... Il est condamné d'avance, condamné parce qu'il est pauvre, né de parents pauvres..., et sa condamnation il la porte à travers une existence languissante, sur cette physionomie dont on nous indiquait tout à l'heure le caractère spécial.

On marquait, autrefois, les forçats à l'épaule; le pauvre, forçat aussi, est marqué, lui, à la face. C'est une proie guettée par la phtisie, qui suit les pauvres de l'atelier au taudis et du taudis à l'hôpital. Vous leur reprochez des stations en route, au cabaret... Mais c'est là seulement qu'ils retrouvent le *type de classe* auquel ils appartiennent ! Qui se ressemble s'assemble.

Ces malheureux engendreront d'autres malheureux, dont l'infériorité physique s'aggravera des tares héréditaires ; et ces malheureux continueront de peupler des quartiers éloignés, distincts, en famille, afin de fournir aux démographes, hygiénistes, économistes et statisticiens futurs, des tableaux comparatifs, des chiffres, des courbes et des cours !

Vous parlez de phénomènes sociaux, bonnes gens ! Mais le fait que dans une ville où les mots Egalité et Fraternité brillent sur tous les murs, on trouve encore, séparés avec soin les uns des autres, des quartiers riches et des quartiers pauvres, ce phénomène n'est-il pas encore le plus stupéfiant ?

Lucien DESCAVES.

ENTRETIENS ANARCHISTES (*)

A. I. A. T-isme

Malgré une pluie très forte, mon ami Farouche vient me voir. Il tient, me dit-il, à préciser quelques points sur l'attitude d'un anarchiste vis à vis des organisations.

— Je comprends fort bien que nous ne devons aller dans les groupements d'inconscients que pour les rendre conscients et non pour participer à leur besogne. Mais ce qui me paraît moins clair, c'est notre conduite à l'égard d'associations comme l'A. I. A. T., ayant un caractère nettement révolutionnaire. Il me semble intéressant de militer dans ce milieu afin de propager davantage les théories antimilitaristes.

— D'abord l'A. I. A. T. n'a pas un caractère anarchiste. Elle comprend au contraire beaucoup d'inconscients (syndicalistes, socialistes, etc.). De plus son fonctionnement ne diffère pas de celui d'un groupe socialiste quelconque (statuts, cotisations, comités et congrès nationaux, délégations, etc.). Rien que cela justifierait notre indifférence et même notre hostilité à son sujet.

— Il est certain que ces lacunes sont regrettables, mais les organisateurs de l'A. I. A. T. ont été obligés d'adopter cette forme pour attirer l'élément socialiste afin de pouvoir faire une agitation plus intense. Le principal est d'arriver par une propagande très forte à lutter sans cesse contre le militarisme et l'idée de patrie.

— Mais, Farouche, ce qui est regrettable, c'est justement cette spécialisation de la propagande. Pourquoi lutter exclusivement contre le militarisme puisque nous savons pertinemment qu'il n'est qu'une des nombreuses manifestations de l'état d'ignorance où croupissent nos contemporains. Par exemple si tu étais atteint de trois maladies, ce serait stupide de n'en soigner qu'une pendant que les autres se développeraient. Jamais tu ne recouvrerais la santé. Il faut lutter contre tous les préjugés afin de les détruire, car tous consolident au même titre la société actuelle et collaborent à son existence. Faute d'agir ainsi, de faire la besogne intégralement on s'expose à un échec absolu, car il est certain qu'un individu ne devient véritablement antimilitariste que lorsqu'il est anarchiste, et repousse toute autorité. C'est donc se leurrer que s'unir à des individus n'étant nullement antimilitaristes (aux socialistes, par exemple), au lieu de les combattre puisqu'ils sont nos adversaires sur toutes les questions — la question militaire comprise.

— Je crois pourtant qu'il est possible de s'unir avec les socialistes sur le terrain antimilitariste. Nous avons bien des côtés communs.

— Pas du tout. Les socialistes sont partisans de la réduction des années de service militaire. Ils contribuent par conséquent à faire durer le militarisme. Ils préconisent également la réforme des conseils de guerre et le système des milices. Des âneries de ce genre ne méritent même pas la peine d'être prises en considération. Hervé lui-même est absurde avec son idée de la désertion en temps de guerre. — Pourquoi pas en temps de paix ? L'individu doit-il donc se sacrifier dans certains cas et pas dans certains autres ?

En combattant l'idée de patrie et le principe d'autorité, seuls les anarchistes sont antimilitaristes.

— Je le sais bien, mais ne crois-tu pas que de l'union des forces antimilitaristes puisse résulter une propagande plus grande ?

— Mais non, il n'y a pas besoin de faire partie d'un groupe et de payer des cotisations pour répandre ses idées. Au contraire, ces organisations d'essence autoritaire sont des tueuses d'énergie et arrêtent toute initiative individuelle en remettant le soin d'agir aux comités nationaux ou aux bureaux de sections. Les derniers événements sont venus prouver que la centralisation de la propagande à un comité unique facilitait la besogne policière et l'étouffement de l'action, l'interdiction et la saisie de manifestes et d'affiches.

La propagande — c'est à dire l'affirmation par la plume, la parole, l'exemple, des idées que nous croyons être la vérité — est la conséquence directe de l'individualisme. Un individu conscient, énergique est vraiment apte à exposer, à vivre ses idées, partout et à tout moment. Il arrive presque toujours à un résultat intéressant.

C'est par l'union d'une poignée de camarades convaincus et résolus que l'on peut organiser des réunions ; c'est par l'apport volontaire de chacun que l'on arrive à éditer des manifestes, des brochures ; c'est par la bonne volonté de tous que l'on peut les distribuer ou les placarder sans charger d'autres individus de ce soin. C'est aussi par des versements volontaires que l'on vient en aide aux camarades passant à l'étranger ou même allant au régiment. Pour ce travail de camaraderie, pas besoin de règlements, ni de contrainte. Chaque camarade doit être assez conscient pour connaître la conduite à tenir et faire ce qui est dans la mesure de ses forces.

C'est par la formation d'individus de ce genre que la propagande pourra s'amplifier considérablement. Je regrette d'être obligé de te laisser. Une prochaine fois nous causerons de l'individualisme, comme je l'entends et, tu peux m'en croire, ce n'est pas un individualisme passif et bourgeois, mais au contraire puissamment actif et anarchiste.

André LORULOT.

(*) Voir l'*anarchie*, nos 22, 26, 27.

AUX CAMARADES ABONNÉS

Nous prévenons nos camarades abonnés à 6 mois, depuis le n° 1, que leur abonnement prend fin avec le n° 26. En le renouvelant, qu'ils se servent le plus possible de mandat-poste, bon-poste, mandat-carte, plutôt que de timbres-poste.

La religion de la "Beauté"

Les dieux ne sont pas tous morts, et les religions ne semblent pas prêtes à disparaître.

De tout temps, il y eut des hommes qui prétendirent s'inspirer d'un principe supérieur. Cela, afin d'en imposer aux autres.

De tout temps, il y eut des hommes qui s'en laissèrent imposer, il y en a encore.

Les dieux changent, les religions les suivent et aussi les prêtres.

Les anarchistes en reléguèrent bon nombre : Dieu, la Légalité, la Patrie, l'Humanité, la Morale, le Devoir, furent successivement mis au panier.

D'aucuns, même, sont allés jusqu'à considérer la science comme une religion, mais cela provenait de ce que, sans doute, dans leur esprit, la science représentait toute autre chose que des réalités positives.

On le voit, les anarchistes, avec leur esprit de libre examen, sont allés très loin.

Et cependant, il est une religion que leur critique pourtant si hardie semble n'oser atteindre. Une religion qu'il semble de bon ton de pratiquer même pour un iconoclaste. Est-ce parce qu'elle est la dernière et que l'esprit humain ne peut se passer d'« Idéal ». Je ne sais. Toujours est-il qu'on paraît y tenir.

Je veux parler du « Culte de la Beauté », la religion du « Beau artistique ».

Et qu'on ne jette pas les hauts cris, ce qui caractérise l'esprit religieux, c'est la tendance à l'abstraction. Et le « Beau » est presque universellement adoré parmi les anarchistes. En voulez-vous des preuves ?

Charles Albert, dans sa brochure l'*Art et la Société*, nous parle de devoirs que nous avons envers la Beauté. Georges Pioch, dans les colonnes du *Libertaire*, adresse un «très» long hommage à Beethoven et donne un coup de pied à Pottier.

Quelques temps après, un lecteur, sans doute, surpris qu'on encombre les colonnes du *Libertaire* avec ça, se voit répondre dans la « Petite Correspondance » à peu près ceci : « La *Belle* musique est intéressante en ce sens qu'elle élève l'âme et prédispose à comprendre nos théories. »

Pourquoi le jeu de billard ne possèderait-il pas ces propriétés ?

L'*anarchie* même publiait, il y a quelque temps, une nouvelle de Catulle Mendès. La nouvelle était certainement appréciable au point de vue métier, mais nulle au point de vue de nos idées.

En Beauté, d'ailleurs, comme en tout autre religion, il y a deux sortes de gens.

Il y a les sincères, c'est à dire ceux qui encensent ou condamnent au nom d'un principe supérieur, la Beauté, principe qu'ils concoivent à peu près comme les autres croyants conçoivent Dieu ; puis, il y a ceux qu'on pourrait appeler les faux-croyants, ceux qui vont à la messe parce que c'est de bon ton et que tout le monde y va. Ce sont les dilettantis, les snobs, ceux qui ne veulent point passer pour des philistins, et pensent d'autant plus se grandir qu'ils louangent sans mesure les uns et méprisent davantage les autres.

Ceux-là, s'ils sont appelés à porter leur jugement sur une œuvre d'art, commenceront à s'inquiéter de ce qu'on en pense dans leur milieu, ce qu'en dit leur critique officiel.

Je sais bien que parfois c'est une sorte de modestie excessive qui les fait agir ainsi. Ils préfèrent connaître l'opinion de « ceux qui s'y connaissent », les prêtres du beau, avant de formuler la leur. En quoi, ils ont tort, l'opinion des prêtres ne valant pas mieux que la leur. Le Beau n'ayant d'autre critérium que le goût et les goûts variant à l'infini. S'ensuivrait-il, de ce que le beau n'est soumis à aucune loi, que la critique d'art soit inutile ou impossible ?

Loin de moi cette pensée. Dans une œuvre d'art notre jugement peut être appelé à discerner trois choses : le Vrai, l'Utile et le Beau. Le Vrai et l'Utile appartiennent à la science, au raisonnement et peuvent être discutés. La critique peut donc s'exercer avec fruit sur ces deux points. Mais le Beau, lui, ne relève que du goût. La même œuvre peut susciter autant de sensations particulières qu'il y a d'individus. On peut, sur un portrait, une page de littérature, une attitude, un ensemble de couleurs, se mettre d'accord en ce qui concerne le Vrai et l'Utile, mais jamais en ce qui concerne le Beau. Le sentiment du Beau étant heureusement personnel.

On a essayé des définitions du Beau par milliers, mais toutes sont plus ou moins incomplètes et tirées par les cheveux, comme chaque fois d'ailleurs que l'on a voulu fixer ou préciser une abstraction.

En résumé, dit Henri Marion : « Le Beau, c'est ce qui s'adresse à l'homme tout entier à la raison comme au « cœur », à la pensée

comme aux sens et à l'imagination.» Or, il y a autant de façons de raisonner, d'aimer, de penser, de sentir et d'imaginer, qu'il existe d'individus. Ce qui est beau pour l'un ne l'est donc pas fatalement pour l'autre, et rien ne prouve que le premier ait davantage raison d'admirer que le second de rester indifférent.

Je me promenais dernièrement avec un ami, dans un musée de sculpture. Mon ami, grand amateur d'art, s'était arrêté devant un bas relief du moyen âge. Ce bas relief synthétisait, à mon sens du moins et me plaçant au point de vue que j'ai et qu'on a en général de la beauté à notre époque, le laid maximum, le laid idéal si je puis m'exprimer ainsi. Naturellement je restais froid. Mon ami, au contraire ne tarissait pas en admiration hautement formulée. Devant mon indifférence, il m'expliqua, avec quelque mépris dans la voix, qu'il ne pouvait comprendre un tel état d'esprit. Quoi ! je n'admirais pas, c'est donc que je n'avais aucun goût. Qu'on remarque qu'il ne s'agissait point en l'espèce d'une question de métier, de vérité dans les lignes ou d'utilité dans l'adaptation, mais simplement d'une question de beauté. Mon ami appartient à la catégorie des artistes sincères, aussi dangereux que les autres religieux, puisque entre leur intolérance et celle des autres croyants, il n'y a qu'une différence d'objet.

Pour ma part, ne voulant point me classer parmi les faux-croyants en affectant de trouver admirable une chose me déplaisant, je gardai mon opinion. Il y a parfois du mérite, en art, à oser une opinion.

C'est pourtant ce qu'il y a de mieux à faire, d'autant plus qu'il n'existe nulle part de règle déterminant la beauté, et je nie, qu'une symphonie, même de Beethowen, la 9e si l'on veut, soit fatalement plus belle qu'un simple chant de pâtre en sa montagne. Les travaux de Helmholtz sur l'optique et l'acoustique physiologiques, pas plus que ceux de Chevreul sur les couleurs, sont incapables de fixer comme l'ont prétendu quelques-uns, des lois à la beauté.

La beauté ne relève que du goût et le goût est personnel. Supposez un savant physiologiste qui parviendrait — comme on a voulu le faire faire à Chevreul avec la théorie des couleurs — à démontrer que le fromage de Roquefort est délicieux, sous prétexte qu'il y a découvert exactement le potentiel de vibrations nécessaires aux muqueuses.

Et bien, malgré que le roquefort ait été trouvé délicieux, je persisterais à le trouver détestable.

On objectera : mais le goût, moralement comme physiologiquement, le goût se développe, il s'affine, se transforme. En effet, le goût se transforme, mais à quel moment devient-il un critérium, un modèle. A quel degré précis d'évolution, un esthète acquiert-il le droit de regarder l'humanité avec pitié, ou de lui faire des lois.

Le goût est soumis aux mêmes modifications que les sens physiques dont il n'est d'ailleurs que le résultat.

Il est d'abord simple, délicat, un rien l'émeut, le transporte, puis il s'émousse avec l'usage, l'excitation première ne lui suffit plus. Il lui faut une « liqueur » plus forte. Et ainsi de suite, au fur et à mesure qu'il se développe, il exige une source d'excitation plus grande qui, s'il en abuse, ne tarde pas à le conduire à ce qu'on appelle la perversion.

Le buveur devient alcoolique.

Le gastronome en arrive à apprécier les grives pourries.

L'évolution de l'amour conduit à l'érotisme et à la pédérastie.

Et l'esthétisme engendre un sadisme de l'esprit qui se traduit par certaines œuvres comme....., mais pas de personnalités.

Et bien, je le demande encore une fois, à quel moment, à quel degré précis d'évolution, le goût a-t-il acquis toute sa pureté?

Je serais tenté de croire qu'il ne vaudra jamais tant qu'à l'état de neuf.

Bref ! On peut avoir ses préférences, goûter telle œuvre et ne pas apprécier telle autre, mais ne jamais se croire autorisé, au nom de l'Esthétisme ou de la Beauté, abstractions qui ne signifient absolument rien, à mépriser ce qu'on n'a pas compris, ou simplement ce qu'on ne comprend plus.

Charles MOCHET.

Notre Correspondance

Sauvagisme et Anarchisme.

Au camarade Zisly,

D'après vous civilisation et autorité sont synonyme.

O logomachie, voilà bien de tes coups !

Je viens d'ouvrir le *Petit Larousse* au mot civilisation et je lis : « *Civilisation*, action de civiliser. — *Civiliser*, rendre sociable, polir les mœurs, donner des leçons d'urbanité, de politesse. »

Je ne vois pas qu'il soit question d'autorité.

Pour moi la civilisation n'existe pas actuellement et tous nos efforts doivent justement tendre à faire vivre une humanité civilisée.

Vous dites « Sauvagisme ne signifie point obligation de manger ses semblables. »

Je n'ai jamais prétendu cela. Encore que je trouve plus logique les anthropophages qui se font la guerre pour manger leurs vaincus ; que les « patriotes » qui sont tout prêts à s'entr'égorger sans trop savoir pourquoi.

Mais d'ailleurs vous n'osez nier le besoin de civilisation, puisque vous dites que : « *Naturisme* veut dire qu'il est utile de rapprocher sa vie le plus près possible de la nature ; avec une addition de civilisation en ce que celle-ci à de bon et de logique. »

Je crois que les anarchistes veulent jouir de tout ce qui existe et peut exister ; que c'est en ce but qu'ils luttent contre l'organisation sociale actuelle qui s'oppose à la satisfaction de tous leurs besoins.

Les individus qui ne voudraient pas travailler seraient des parasites que nous devrions supprimer comme nous supprimerons les parasites actuels quand nous serons assez de « conscients ».

J'ajoute que dans la société actuelle, je me crée le moins possible de besoins et si vous appellez « faux » le besoin de tabac, d'alcool, de morphine, etc., je suis d'accord avec vous et n'en fais pas usage.

EVADAM.

CHOSES OBSERVÉES

NUIT D'ÉTÉ

La nuit magnifique étendait son voile clair sur la campagne endormie.

La pâle face lunaire éblouissait les astres autour d'elle, et dans l'autre moitié du firmament les constellations crépitaient comme une poudre vivante ; l'espace en semblait plus profond, la Voie Lactée enroulait au zénith son panache en torsade. De tout ce vaste azur, il pleuvait du silence, et l'herbe était bleue sous les pieds.

Les deux amis erraient sur la grand'route blanche. Leurs regards fascinés se dirigeaient vers les mondes. André parlait d'une voix lente et songeuse :

— L'homme est un étrange animal, orgueilleux et fat, au lieu de vivre sagement, conscient de sa faiblesse, pour se coaliser contre les forces malfaisantes de la nature et essayer de les dompter, il se croit, le pauvre fou, une puissance illimitée ; il fait des lois, il se dispute, il se bat, il se détruit.

Pourtant en face de l'infini que sommes-nous ? Rien, moins que rien. Que sont nos lois, en face des lois cosmiques auxquelles seulement nous devrions obéir ? Que sont nos coutumes, nos mœurs, la société, la vie ? Conventions, des mots, un rêve d'éphémères qui vivront quelques heures.

Georges, n'est-ce point ton avis ?

— Tu as raison, nous sommes des imparfaits et des ignorants; nous ne voyons même pas clair. Cette terre qui nous semble immobile, nous emporte et nous avons déjà dépassé ce point de l'infini que nous contemplions tantôt. En une journée, la ronde toupie évolue et demain à la même heure, nous aurons fait le tour du monde. Sans bouger, nous aurons parcouru quatre cents lieues à l'heure. Vingt fois plus vite qu'un train rapide, et ce n'est rien, car nous allons plus vite encore, puisque notre planète en roulant sur elle-même circule autour du soleil et fait sur son orbite 100.000 kilomètres à l'heure, 30.000 mètres par seconde. Soixante fois plus vite qu'un boulet de canon et ce n'est rien puisque le soleil autour duquel nous tournoyons fuit lui-même et s'en va vertigineusement en nous charriant à son flanc. Sur l'incommensurable route, il vole, vole et nous enroulons sur sa fuite notre spirale inconsciente pour le suivre vers son but inconnu qui est là-bas, et qui se sauve lui-même à des vitesses innomées vers d'autres buts qu'on ne sait pas.

Et pourtant tout cela nous paraît immobile.

— Mais tous ces clous de lumière plantés sur la voûte des nuits, toutes ces étoiles qui scintillent. Qu'est donc tout cela ?

— Tout cela sont des soleils en marche entourés de planètes semblables à la nôtre, et que leur petitesse rend invisible dans l'espace, comme la nôtre.

Peut-on discerner parmi la fumée les corpuscules qui la composent ? Peut-on discerner dans le nuage que le vent chasse l'individualité des molécules de vapeur ? Les planètes sont pareilles et ne comptent pas, habitées ou habitables, l'ayant été ou devant l'être, déjà défuntes ou seulement mourantes, elles sont l'imperceptible fumée de l'infini et nous les chercherions en vain dans le poudroiement des soleils.

— Alors il y a encore plus de corps dans les espaces que ceux qui brillent là-haut.

— Oui, ceux que nous voyons si nombreux qu'ils puissent paraître à notre vision trop faible, ne sont qu'une parcelle infime de leur incommensurable nombre. La moindre lunette nous en révèlera le double, et le double du double s'allumera dans une lunette plus forte. Chaque fois que nous perfectionnons nos misérables outils nous triplons et nous décuplons le nombre des soleils ; hier, nous en connaissions 45 millions, en voilà 100 millions aujourd'hui. Contre un que nous percevons à l'œil nu, 17.000 crépitent que nous ne voyons pas. Le bleu qui nous semble vide, est peuplé de foyers qui brûlent, et la distance qui nous semble minime entre eux, se creuse en profondeur, derrière et par derrière, toujours, plus que toujours, et les chiffres qui la diraient sont des mots que l'on ne comprend pas.

Et dans ce tourbillon de mondes lancées en ouragan, notre système planétaire est une goutte, un point, la gouttelette de vapeur dans le nuage qui s'en va, et pourtant son diamètre mesure deux milliards de lieues.

Là, dans le Centaure habite notre voisin le plus proche. Mais entre lui et nous il y aurait place pour 3.700 familles de soleils entourées d'enfants planétaires et si ce voisin-là criait vers nous, sa voix mettrait à nous atteindre 3 millions d'années, car d'un

(9)

CHALEUR ET LUMIÈRE

(Suite)

L'ALCOOL

(Suite et fin)

IV

Chauffage à l'alcool

Les appareils de chauffage se ramènent à deux systèmes : les premiers brûlent de l'alcool liquide à l'extrémité d'une mèche, plongeant dans un réservoir garni de feutre, d'éponge d'amiante ou d'une pièrre poreuse; ce qui empêche la fuite de l'alcool dans les accidents.

Les seconds brûlent de l'alcool préalablement gazéifié et présentent bien des types différents ; mais tous sont construits et fonctionnent d'après des principes identiques. L'alcool est gazéifié dans une petite chaudière qui dans certains cas se réduit à un simple tube. L'ascension du liquide du réservoir à la chaudière, est obtenue soit à l'aide de mèches de coton, soit le plus souvent à l'aide d'une pression intérieure que l'on développe par l'échauffement de certaines parties métalliques de la lampe, ce qui dilate l'air dans le réservoir.

Les appareils à gazéifaction semblent préférables aux autres. Ils sont plus faciles à tenir propres et à entretenir. (Pas de mèches à remplacer). Ils sont plus économiques ; pour porter 1 litre d'eau à l'ébullition ils n'exigent que de 42 à 50 cmc d'alcool tandis que les autres en veulent de 52 à 69.

V

Eclairage à l'alcool

La flamme de l'alcool n'étant pas éclairante par elle-même, il faut : ou bien introduire dans la flamme bleue d'un brûleur à alcool un manchon incandescent qui transformera cette flamme pâle en flamme éclatante, ou bien ajouter à l'alcool de la benzine (corps très riche en carbone) qui augmentera la proportion du carbone dans le mélange combustible et par suite l'éclat de la flamme ; ou, ce qui est préférable encore, utiliser à la fois les deux perfectionnements.

L'intervention seule d'un manchon incandescent est déjà très efficace : elle augmente l'intensité de la flamme dans le rapport de 1 à 50 ; alors que l'alcool brûlant à flamme libre est si peu éclairant qu'il faut en consommer 120 gr. pour avoir une bougie-heure, il n'en faut plus que 2 à 3 gr. pour obtenir le même résultat avec un manchon.

L'addition de benzine à l'alcool donne le produit bien connu sous le nom d'alcool carburé. L'efficacité de la carburation est telle que l'alcool carburé à 50 0[0 (c'est à dire contenant 50 0[0 de benzine), comparé à l'alcool simplement dénaturé, conduit pour une même intensité à une consommation moitié moindre. La benzine étant très abondante, la carburation n'accroît d'ailleurs pas le prix de l'alcool. La nécessité de la carburation ne sera donc pas un obstacle à l'emploi de l'alcool pour l'éclairage.

Au reste, on n'emploiera guère à l'avenir que les types de lampes permettant à la fois l'usage du manchon incandescent et de l'alcool carburé. Dans ces conditions, cet alcool carburé ne doit plus contenir que de 25 à 30 0[0 de benzine. L'économie résultant du double perfectionnement est très sensible ; une lampe à flamme libre dépense en effet 6 gr. environ d'alcool carburé par bougie-heure, et à peine 1 gr. quand l'alcool carburé est, à l'état de gaz, brûlé sur le manchon.

En résumé : pour produire une bougie-heure, il faut :

120 gr. d'alcool pur brûlant à flamme libre ;

2 gr. 5 d'alcool pur brûlant dans un manchon incandescent ;

6 gr. d'alcool carburé brûlant à flamme libre ;

1 gr. d'alcool carburé brûlant dans un bec à manchon.

Ces chiffres indiquent nettement les avantages des divers systèmes.

Nous ferons remarquer que pour l'éclairage on ne peut guère utiliser que des appareils brûlant l'alcool à l'état de vapeur. Il convient d'ailleurs que la pression avec laquelle l'alcool arrive au foyer soit assez grande ; le jet de vapeur d'alcool est projeté nettement ; il entraîne dans un espace restreint la quantité d'air qui doit le brûler ; il donne un cône de flamme qui, si la forme du manchon est convenablement choisie, se trouve exactement emboité de sorte que la flamme est complètement utilisé et que le manchon prend son maximum d'éclat.

VI

Comparaison avec les autres modes de chauffage et d'éclairage.

Il est bien évident que le chauffage et l'éclairage à l'alcool n'entreront dans les mœurs que le jour où ils pourront rivaliser au point de vue des avantages avec les procédés actuellement en usage.

En ce qui concerne l'éclairage, l'alcool ne saurait être substitué au gaz. L'électricité, surtout dans les pays où il y a une force motrice naturelle, est produite avec très peu d'efforts. L'alcool ne suppléera donc pas à l'éclairage électrique. Mais combien d'usines, de gares, de villages, de maisons de campagne, qui ne peuvent avoir ni gaz ni électricité ! Il faut, dans ce cas, choisir entre l'alcool et le pétrole. Or, il semble bien qu'au seul point de vue économique l'avantage est actuellement pour l'alcool : brûlant sur mèche, l'alcool carburé et le pétrole se valent ; mais si le pétrole brûle sur mèche et si l'alcool dénaturé brûle sur manchon, la dépense en alcool est déja moitié moindre ; et si, au lieu de simple alcool dénaturé, on emploie de l'alcool carburé, l'avantage s'accentue encore au détriment du pétrole. (On pourrait se demander pourquoi le pétrole ne peut être lui aussi gazéifié et brulé sur manchons : c'est que le pétrole ne bout que vers 200 ou 300°, qu'il se décompose à cette température, déposant du charbon de cornue qui encrasse les injecteurs). D'ailleurs, dans le choix d'une lumière, il ne convient pas seulement de s'occuper du prix de revient : il y a d'autres points de vue à prendre en considération. L'alcool présente sur le pétrole des avantages et des inconvénients. Les inconvénients ? L'allumage est lent : on arrivera certainement à le rendre plus rapide; l'alcool est plus inflammable que le pétrole : mais les dangers d'explosion sont extrêmement réduits avec les appareils actuels. Les avantages ? l'alcool ne répand pas d'odeur, ne donne pas de flamme fuligineuse ; la lampe qui le contient ne suinte pas, de sorte qu'on peut la prendre sans se souiller les doigts.

Au point de vue du chauffage, les résultats sont moins favorables à l'alcool. On ne peut encore guère l'utiliser au chauffage industriel ; il est beaucoup plus cher que la houille. Cependant en juin 1901, 260 moteurs étaient déjà en mouvement dans l'Allemagne. Pour l'usage domestique, le pétrole fournit, à effort égal, deux fois plus de chaleur que l'alcool : il est donc plus économique. Mais quand il s'agit d'usage aussi restreint, on ne doit pas toujours considerer les économies. Quand on adopte un procédé de chauffage, on regarde non seulement la chaleur, mais aussi la commodité, le bien-être, l'élégance qu'il apporte avec lui. Et il est clair que sous tous ces rapports les réchauds à alcool sont bien supérieurs aux réchauds à pétrole.

L. PASTOURIAUX.

domaine à l'autre les lieues se comptent par trillions qui sont des milliers de milliards.

— Quelle est donc cette étoile qui brille d'un éclat vif ?

— C'est l'Etoile polaire située à l'extrémité de la petite Ourse. Je pourrais lui parler ma voix rapide s'élancerait vers elle pour lui parvenir dans 400.000 siècles. Elle semble immobile celle-là; hier, aujourd'hui, demain, elle paraîtra à la même place à l'horizon, pourtant elle fuit, vertigineuse comme toutes, comme tout, mais sa course est vue de si loin que nous la jugeons lente, puisqu'il faut 3.000 années d'attention pour la noter à peine ; les Assyriens et les Phéniciens l'ont vue presque à la même place et cependant elle a fait jour par jour des millions de lieues qui mises bout à bout font des chiffres que le cerveau ne peut plus comprendre.

André ne pouvait détacher ses yeux du firmament sombre, il aurait voulu percer l'impénétrabilité des espaces interstellaires, savoir où finissait ce fluide que l'on nomme l'ether, savoir ce qu'il y avait derrière ce cosmos, derrière ces étoiles, mais tout à coup son cerveau embrasé revint sur terre. Il pensa aux hommes, aux fourmis terrestres, il revit toutes les dissidences, toutes les querelles humaines, et il trouva ceci si petit, si ridicule que dans la nuit claire, André Darès se mit à rire.

MAURICIUS.

— LES —

Travailleurs de la Mort

M. Edmond Lepelletier va continuer à ne pas être content. Ce charmant édile dont le visage reflète les sentiments d'intelligente douceur vient de protester contre une situation suivant lui intolérable. On ne guillotine plus à Paris !

Par suite du manque de lieu propice aux opérations sanglantes de la Vindicte, les chats-fourrés se voient obligés de refrêner leurs instincts et de manifester quelque clémence à l'égard des « justiciables » qui ne prennent aucun prétexte légal pour assassiner.

La « Veuve » ne trouve plus de proprio dans la capitale.

Cela ne peut durer et M. Lepelletier réclame des têtes.

Anatole, chourineur salarié, et ses aides, féroces décentralisateurs de la brutalité, se rattrapent en province.

A ce propos, il est bon de constater une fois de plus l'hypocrisie barbare des pharisiens modernes, servants de l'Ordre et de la « Forme » qui après avoir voué à la décollation le malheureux dont la faiblesse expie les vices d'une société mal faite, pleurnichent des regrets, incitent la victime au « courage devant la mort » et se mettent en quatre pour assurer fidèlement l'exécution de ses « dernières volontés ».

L'Etat-civil qui ne perd jamais ses droits, ajoute une note de cruelle ironie à ces manifestations macabres.

Voici la copie de l'acte de décès qui a été dressé après la « mort subite » de Pozzi supprimé à Belfort parmi les cris de mort des marlous du Pavillon :

L'an 1905, le 6 octobre, à 9 heures du matin, par devant Nous, Joseph Ienny, adjoint au maire de la ville de Belfort (Haut Rhin), remplissant les fonctions d'officier de l'état civil de la dite Ville, en vertu de délégation de M. le Maire, ont comparu à l'Hôtel de Ville, Léopold Canitrot, âgé de 48 ans, commis greffier du Tribunal civil de cette ville, et Georges Fritsch, 34 ans, agent de police, les deux domiciliés à Belfort, lesquels Nous ont déclaré que Antonio Pozzi, dit Sabattini, âgé de 37 ans, maçon, né à Borgocolle-Fegota (Italie), sans domicile fixe, fils de Catherine Pozzi, est décédé aujourd'hui à 5 h. 25 du matin en cette ville, avenue de l'Arsenal.

Et, après Nous être transporté auprès de la personne décédée pour nous assurer de ce décès, Nous avons dressé le présent acte que les déclarants ont signé avec nous, après lecture faite. Suivent les signatures :

Canitrol, Fritsch, Ienny.

Chose curieuse : Pozzi était mort !

Si l'on considère que cette cérémonie a eu lieu dans une ville où **16.000** individus, qui, prennent pour cela un costume spécial, s'exercent journellement au meurtre collectif, on comprendra après lecture de pareil document que l'hypocrisie et le mensonge ne disparaîtront décidément que lorsque des gens réfléchis, mais nerveux, flamberont les actes officiels inutiles, les paperasses et culbuteront sur les foules badaudes et stupides, les geoliers, les politiciens, les bourreaux et leurs machines infernales.

Léon ISRAEL.

Déterminisme et Raison

En chaque homme se produit ce miracle de l'être unique se représentant à lui-même dans la diversité, se situant lui-même en objet à sa propre vue, cette illusion se manifeste dans le fait de la conscience et il serait même de toute impossibilité pour un être quelconque de prendre conscience de lui-même sans au préalable faire cette distinction.

L'être se distingue en *objet* et en *sujet* et c'est dans l'unité abstraite du sujet qu'il situe son propre *moi*, qu'il prend pour une réalité concrète, c'est donc de cette façon que parvint à se former chez l'homme l'illusion d'une volonté directrice : l'individu (*sujet*), reflet conscient des forces de l'organisme croit donner des ordres, il s'attribue un rôle actif et c'est par là que s'établit l'illusion de la liberté.

« La pensée et les volitions dérivant de la » pensée, nous dit le camarade Ossian, sont » comme tous les phénomènes naturels, sou- » mis au déterminisme...

» La pensée est, comme la physiologie l'a » prouvé, un phénomène naturel. »

Cette définition, à laquelle je me range, exclut donc, d'une façon absolue, l'existence d'une volonté libre, capable de déterminer des actes. Or, une inconséquence grave — à mon sens — semble se dresser ici entre cette argumentation et les déductions qu'en tire le camarade Ossian.

« On peut, en effet, dit-il plus loin, entendre » par *liberté* la possibilité pour l'individu de » perpétrer sans entraves les actes auxquels *il* » est poussé par son organisme. »

A la façon des spiritualistes, Ossian distingue donc, dans le phénomène humain, l'individu et *son* organisme !

« Tout individu, dit-il encore, sur le point » de perpétrer un acte, doit réfléchir aupara- » vant, peser les conséquences de son acte, » en un mot, le soumettre au criterium de la » raison. »

De là il ressort que l'individu (*sujet*) peut réagir contre l'individu (*objet*) en soumettant à la raison, avant d'agir, les décisions déterminées par l'organisme.

Si c'est l'organisme qui détermine l'acte et si l'homme n'est qu'un organisme, qu'est-ce donc que cet *individu* qui a la *possibilité de perpétrer sans entraves les décisions* du dit organisme ? Qu'est-ce que cet individu séparé de son organisme (puisqu'il a la possibilité d'agir sur lui ou de lui imposer son contrôle) ? Ne voit-on pas réapparaître ici la *Volonté ?*

Je cite ici un extrait d'un livre, *Le Cerveau* du Dr Luys, offrant, quoique dit d'une façon plus grossière, quelque analogie :

« C'est ainsi que — en raison même de ces » connexions, nos idées s'associent, se grou- » pent d'une façon méthodique en souvenirs » contemporains, s'appellent les unes les au- » tres lorsque le premier anneau de la chaîne » a été ébranlé, se représentent d'une façon » irrégulière et décousue, lorsqu'abandonnant » la direction de *notre esprit*, *nous* les laissons » aller, comme on dit au hasard, que *nous* » donnons audience à nos pensées, c'est à dire » que nous laissons les activités automatiques » de nos cellules cérébrales s'exercer suivant » leur allure naturelle et s'appeler suivant » leur affinité intime. »

La direction de notre esprit... (?)...nous (?)... mais, qui nous ?... à quoi se réduit donc la valeur psycho-intellectuelle de l'activité automatique du cerveau qui, privée de la direction de notre esprit (?) de nous (?),... ne produit plus rien qu'une œuvre irrégulière et décousue ?...

Cela se réduit en somme à cette conception de Claude Bernard d'*une force vitale législative qui dirige l'activité mais ne la produit pas ;* ce qui revient à dire, avec les spiritualistes : « Le corps détermine le degré de force » et d'intelligence, l'*âme* en dirige la manifes- » tation. »

Voilà donc d'accord, les spiritualistes et les déterministes, sinon sur le concept, du moins sur le processus.

Certains individus, parlant de la raison, lui infligent un traitement de la sorte. Qu'entend-t-on généralement par raison ? Qu'est-ce qu'un homme raisonnable ? « L'homme ayant la fa- » culté d'adapter ses actes aux circonstance » extérieures, de juger et de tirer parti de son » expérience. » Une telle définition sous-entend forcément l'existence d'une volonté, capable de donner une impulsion et de déterminer des actes, de cette façon l'homme peut échapper au déterminisme, se rendre maître de son activité.

Peut-être la forme du langage est-elle seule cause de cette confusion, mais, je crois qu'il serait de grande nécessité de donner ici une définition précise de la raison. Définition qui soit d'accord si possible, avec le déterminisme biologique ne laissant sous-entendre l'existence d'aucune force mystérieuse, car, d'une façon absolument certaine, beaucoup d'individus, lecteurs de l'*anarchie*, feront à tous, comme moi, ou à eux-même, les réflexions que je fais aujourd'hui. En disant : « Tout » individu sur le point de perpétrer un acte, » doit réfléchir auparavant, peser les consé- » quences de son acte, le soumettre au crité- » rium de la raison », il semble qu'il est impossible de « penser » autre chose qu'une volonté (?), opposée à un organisme, sur lequel elle étendrait son pouvoir, et déterminerait, *après réflexion*, la direction de l'activité. C'est toujours — à mon sens — l'individu (*sujet*) opposé à l'individu (*objet*), la lutte entre deux éléments distincts. Or, cela ne me semble pas concorder avec le déterminisme, qui rejette toute liberté, même relative.

Au lieu de rechercher ce que les hommes doivent faire, ne devrait-on pas plutôt rechercher les lois suivant lesquelles les hommes accomplissent *nécessairement* des actes ?

A. ROELANTS.

— Faits Divers —

Vol à ventre écharpé. — Mardi, à 8 heures du matin, le nommé Berthelot, accompagnés par deux individus, est entré dans une maison sise 30, rue Muller. Il avait appris, avec la complicité d'un employé de la la gare du Nord, qu'un colis de valeur avait été envoyé d'Amiens à Libertad. Il voulait profiter du tuyau. Un peu trop tard il est vrai. Etant le plus fort, il a emporté quatre-vingt-dix-sept brochures et s'est retiré en bon ordre.

Tout porte à croire que des complices faisaient le guet dehors, car on vit à ce moment quelques rôdeurs sillonnés la rue.

L'INFORMATEUR.

P. S. — Renseignements pris, le nommé Berthelot est commissaire de police et les rôdeurs devaient être agents de la Sûreté. Toutes nos excuses.

Revue des Journaux

Le Libertaire.

Fernand Desprès, avec une très grande logique, montre que le manifeste de l'A. I. A. T. ne contient pas d'appel au meurtre, mais bien plutôt un appel à la défense. Il se rit des Prudhommes bourgeois, si féroces dans la répression, et qui parlent en cette occasion du respect de la vie.

Miguel Almereyda donne du pied au cul à cette loque assagie qu'est Tailhade. Que n'a-t-il vu toujours en ce type, le pître qui joue les rôles de traître sur la scène et qui est le parfait idiot dans la réalité. Il n'y a pas « conversion » il y a « démasquage ».

Oui, camarade Apémantus, ce n'est plus Gohier qui dirige le *Cri de Paris*, mais c'est lui qui l'a vendu. Ainsi l'ouvrier laisse aller son enfant à la caserne pour apprendre à tuer le voisin, si ce n'est soi.

Francis, avec esprit, rappelle aux socialistes leurs appels au meurtre, à la désertion, à l'insoumission.

Les Temps Nouveaux.

Une critique de la critique de Buisson à propos du livre les *Classes soc ales* de Niceforo. Raphaël Dunois a su montrer l'inconséquence de Buisson. Lire, sur ce sujet, l'article de Lucien Descaves, en deuxième page.

Michel Petit menace les autorités gouvernementales du mécontentement des employés, comptables, paperassiers. Il communique quelques lettres d'individualités auxquelles il veut bien donner un sens général. Il nous semble un peu optimiste. Il termine par un passage à la pommade qui semble venir là comme des cheveux sur la soupe.

LE LISEUR.

Les piqûres dont les flancs du sieur Durand ont tant eu à se plaindre sont à la disposition des camarades à raison de 0.20 le 100, un méli-mélo de textes différents. Port en plus.

L'ÉDUCATION LIBRE

Dimanche 22 Octobre, à **8** h. **1/2** du soir
Salle de la Maison Commune
45, Rue de Saintonge

GRANDE CONFÉRENCE

faite par **PARAF-JAVAL**

sur

L'Organisation du Bonheur

VESTIAIRE : **0.30**

Cette Soirée étant organisée au profit de camarades, on est invité à y venir nombreux.

CAMARADERIE

La mère de notre camarade Jacob — condamné aux travaux forcés pour vol à main armée sans costume de soldat et sans patente — sortant de faire dix-huit mois de prison préventive, est dans un complet dénûment... ce qui se comprend. Il est ouvert une souscription. Envoyer l'argent à l'administrateur du *Libertaire*, 15, rue d'Orsel.

Voilà du travail tout désigné pour le **Comité de Défense sociale.**

— Par la Chanson —

Le groupe d'édition la **Muse Rouge** se propose de continuer la série de chansons illustrées. Afin de les propager, il met à la disposition de tous :

L'Internationale anarchiste. . . 0.10
Le Père Lapurge, dessin de Luce. 0.25
La Muse Rouge, dessin de Lochard. 0.25

La douzaine assortie : 1 fr. 50

Le tirage étant restreint, envoyer les commandes le plus tôt possible.

Nous pouvons livrer 25 exemplaires des **Deux Haricots** de Paraf-Javal, image pour enfants, à raison de **1** fr. **50**, franco de port.

CE QU'ON PEUT LIRE

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.15.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots*, image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie*, vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes*, avec préface de **Ch. Malato** : br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave ;* br. à **0.10.**

Enrico Malatesta. — *Entre paysans*, br. à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire :* br. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne :* br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent :* br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie :* br. à **0.05.**

Ligue de la Régénération. — *Moyens de limiter les grandes familles :* br. à **0.30.** — *Plus d'Avortements :* br. à **0.50.**

P. Paillette. — *Les Tablettes d'un Lézard*, vol. à **2.50.**

Noël Reibar. — *A bas la guerre*, poésie avec musique : **0.10.**

La Chanson ouvrière, n° **3.** — 12 chans., 6 avec musiq., les autres s. airs connus : **0.50.**

L'« anarchie ». — Numéros parus : **0.10** chaque — Les invendus sont envoyés, le port étant seul à la charge des camarades.

Piqûres d'aiguille. — 20 textes : **0.20** le 0/0

Les frais de port sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires du XVIII^e^, 30, rue Muller. — Lundi 23 octobre, à 8 h. 1/2, *Comme suite : le Machinisme*, discussion.

Causeries Populaires du XI^e^, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 25 octobre à 8 h. 1/2, *Le Cerveau* (suite), par le camarade Mauricius.

Causeries Populaires des V^e^ & XIII^e^, 37, rue Croulebarbe. — Samedi 21 octobre, à 8 h. 1/2, *Causerie sur le Trimard*, par le camarade Guéraut.

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy. — Vendredi 20 octobre, à 8 h. 1/2, *Evolution de l'idée divine*, par Céline Renooz.

Jeunesse révolutionnaire du XIV^e^, groupe d'études sociales. — Vendredi 20 octobre, à 8 h. 1/2, réunion à la Belle Polonaise, salle des menuisiers. Lecture et discussions sur la brochure *La Morale anarchiste* de Kropotkine.

Aux Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême. — Samedi, 21 octobre, *Fais ce que veux, Critiques et chants*, réunion.

Amiens. — Afin de leur éviter des embêtements et des pertes de temps, tous les correspondants de *Germinal*, 26, rue St-Roch, sont priés d'envoyer lettres et mandats, tout ce qui concerne ce journal à l'*administrateur de Germinal*, etc.

Cherbourg. — Une *Jeunesse libre*, basée exclusivement sur les idées anarchistes, est ouverte, 13, rue Bonhomme. Les réunions ont lieu tous les samedis, à 8 h. Une *Causerie* est faite par un camarade.

Roanne. — Sous le titre *Groupe Germinal*, il a été formé un groupe d'études et d'action sociales. Les réunions ont lieu tous les mercredis à 8 h. 1/2, au local de l'U. P., place de l'Hôtel-de-Ville. *Causerie.*

Composée par des camarades.
La Gérante : A. MAHÉ.
Imp. des *Causeries Populaires*, A. LIBERTAD